

L'armée royale recula, et bientôt s'enfuit en désordre vers le château, oubliant qu'en retournant s'enfermer dans la forteresse, ils allaient retrouver la famine, plus hideuse que toutes les horreurs du champ de bataille.

Il eût été alors aisé à Jean Zitzka d'emporter les remparts d'assaut ; et en moins d'une heure, l'étendard des Taborites aurait flotté sur les tours du château de Rotenberg. Mais assez de sang avait été versé ce jour-là, et le héros du mont Thabor ne désirait pas que ses soldats entrassent dans la forteresse avant que cet esprit de vengeance qui les exaltait jusqu'à la fureur ne se fut apaisé. D'ailleurs il savait qu'en ayant entre ses mains le baron de Rotenberg, son fils et un grand nombre d'autres seigneurs de haut rang, il serait maître de dicter des conditions au petit nombre de ceux qui avaient échappé au carnage.

Le soleil descendait derrière la montagne, lorsque les Taborites, obéissant aux ordres de leur capitaine général, se replièrent vers les positions qui leur étaient assignées. Mais quel spectacle ils laissaient derrière eux ! Les champs, les jardins, les bords du fossé, et la lisière de la forêt étaient couverts de cadavres : quant aux mourants et aux blessés, Zitzka les avait déjà fait enlever et transporter sous les tentes qui servaient d'hôpitaux.

LVI

BLANCHE AU MILIEU DES TABORITES

C'est au milieu de ces scènes de mort et de douleurs que Blanche ne craignit pas de s'aventurer, pour mettre à exécution le projet dont elle avait entretenu Henri de Brabant. Le cœur lui manqua plus d'une fois, et souvent elle ferma les yeux pour échapper au spectacle de ces cadavres entassés les uns sur les autres. Il arriva même un instant où, vaincue par ses émotions, elle fut obligée de s'arrêter et de s'appuyer contre un caisson brisé.

Au bout de quelques minutes de marche, elle se trouva face à face avec une sentinelle taborite, dont la hallebarde réfléchissait les derniers rayons du soleil couchant.

— Qui êtes-vous donc, ma jolie fille ? demanda le soldat.

— Je ne suis point un ennemi déguisé, rassurez-vous, répondit Blanche de sa voix la plus harmonieuse.

Et elle montra la bague que lui avait donnée Henri de Brabant et qu'il avait reçue lui-même de Zitzka.

— Passez ! dit la sentinelle dès qu'elle aperçut le joyau.

Blanche, charmé de l'essai qu'elle venait de faire de son talisman, poursuivit sa route à travers le champ de bataille, au milieu des mares de sang, des armes brisées et des débris de toutes sortes qui jonchaient la terre.

Une autre sentinelle qu'elle rencontra la laissa également passer. Puis une troisième, une quatrième, une cinquième, sur qui la bague produisit

un effet instantané, ne lui firent pas la moindre objection. Elle arriva ainsi jusqu'au campement des Taborites, qu'elle cotoya d'un pas rapide, tout en se dirigeant vers la petite chapelle qui était située, comme on sait, dans cette partie de la forêt qui s'étendait jusqu'à l'extrémité de l'aile droite du château.

Enfin, elle atteignit cette chapelle : elle y entra et s'agenouilla pour remercier Dieu d'avoir heureusement conduit ses pas. Elle pria avec ferveur, et invoqua le secours et la protection de son saint patron. Puis, se relevant, elle promena attentivement ses regards autour d'elle pour s'assurer qu'elle n'était pas espionnée.

L'intérieur de la chapelle, qui n'avait tout au plus que trois à quatre pieds d'étendue, n'était éclairé que par les rayons obliques du soleil déjà au-dessous de l'horizon, et qui pénétraient à travers les branches des arbres déjà dépouillés d'une partie de leur feuillage. L'obscurité n'était pas telle, cependant, que Blanche ne pût examiner les objets ni voir ce qui se passait en dehors. Après s'être convaincue que personne ne l'observait, elle se baissa pour découvrir, s'il était possible, la trappe qui communiquait avec les souterrains du château.

Elle avait sous son manteau un paquet qu'elle déposa sur le plancher, afin d'avoir plus de liberté dans ses mouvements. Plusieurs minutes s'écoulèrent, mais elle n'aperçut pas trace de la trappe. Elle savait qu'elle s'adaptait dans le plancher d'une façon merveilleuse, car elle avait fait cette observation le jour où elle avait accompagné la dame blanche par ce passage. Elle comprenait parfaitement tous les soins que l'on avait pris pour la mettre à l'abri d'une découverte, mais elle ne s'était pas attendue à rencontrer tant de difficultés.

Et en supposant qu'elle arrivât à découvrir la pierre qui servait de trappe, pourrait-elle la soulever ? Cette question, notre héroïne se l'était adressée avec anxiété en traversant le camp des Taborites, mais elle avait remarqué, dans l'occasion à laquelle nous avons fait allusion, qu'il y avait un ressort secret à l'extérieur, ou plutôt au dessus comme au-dessous de la pierre, et l'espérance, ce sentiment qui anime les héros, lui avait donné la conviction que ses efforts seraient couronnés de succès.

Hélas ! cette espérance disparaissait graduellement : dix minutes s'était écoulées, et elle continuait toujours à chercher avec ses yeux et avec ses mains ce secret qui devait lui ouvrir ces souterrains où elle avait tant le désir de pénétrer. L'obscurité s'épaississait autour d'elle ; les ombres à l'extérieur devenaient de plus en plus sombres. Que pouvait-elle faire ? Se procurer de la lumière était chose impossible ; et cependant comment continuer ses recherches dans les ténèbres qui allaient tout à l'heure l'envelopper ?

Soudain elle entendit des voix dans la forêt. Elle se leva d'un bond, et écouta avec anxiété.

— Quel est le premier poste à relever ? demanda un soldat d'un ton d'autorité. Est-ce qu'on n'a placé personne dans cette partie de la forêt ?